

Olaf Candau

Narcisse



**Éditions Guérin
Chamonix**

© Éditions Guérin-Chamonix 2010.

Photographies : famille Candau. Dessins : Olaf Candau.

Olaf Candau

Narcisse

Extrait numérique



PROLOGUE

« Alors, par quoi ça commence ? » est la question qu'on se pose généralement en ouvrant un livre.

Ça commence par toucher. Sentir sous ses doigts le brillant de la couverture puis le grain de la première page. Toucher est le premier contact avec le livre.

« Alors, par quoi ça commence ? » est la question qu'on se pose en arrivant devant une face dans laquelle on prévoit d'ouvrir une voie.

Ça commence par la lecture de la face. Trouver le bon cheminement : le plus logique ou au contraire, le plus aléatoire mais en résoudre l'énigme.

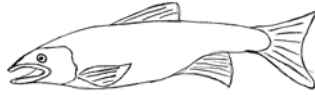
Puis, à pied d'œuvre, le premier geste est de toucher. Toucher le rocher. Sentir sous ses doigts le grain de la roche et ce qu'il inspire.

Engagé dans le premier chapitre d'un livre ou dans la première longueur d'une voie: se laisser prendre.

Ce livre-là raconte un personnage de la montagne qui a voué sa vie à ouvrir des voies, sans jamais beaucoup parler. Pas bavard du tout, même. Si peu bavard que personne, pas même nous, ses enfants, n'a jamais rien su de lui.

« Il était bon en montagne mais zéro en société! » Ça, c'est de sa femme, ma mère. C'est ce qu'elle m'a rétorqué quand j'ai annoncé que j'allais écrire sur lui, mon père.

Tout est résumé ici. Le manuscrit pourrait s'arrêter là: zéro en société, mais bon en montagne. Néanmoins, ça pouvait être intéressant.



1. LAC ÖRSJÖN

Nous avons chargé la petite Ford, fixé sur le toit un canoë aux extrémités relevées, façon Indiens, et pris plein nord en direction de la Suède. Vers les montagnes norvégiennes, loin de tout village, un lac aux contours découpés comme de la dentelle nous décide à nous y arrêter. Le lac Örsjön.

Ce soir-là, il est 17 heures, tout le matériel de la voiture a été transvasé dans le canoë. Mon père assis en poue observe sa pagaie pour savoir comment s'en servir¹. Il est presque entièrement dissimulé derrière l'impressionnant amas de matériel. Je pousse le canoë d'un pied en sautant dedans. C'est parti.

Nos pagaies s'agitent de part et d'autre de l'embarcation, dessinant à chaque fois des ronds dans l'eau. Quelques bulles derrière nous laissent la trace de notre passage.

1. Il a plus l'habitude des doubles pagaies de kayak.

Arrivé au milieu du lac, je me prends tout à coup à douter. Mon père m'apparaît tout petit dans sa vieille doudoune verte, comme un petit vieux que je n'ai encore jamais vu. Est-ce bien raisonnable ? Il a quand même 75 ans...

Dieu merci, lui, paraît confiant. Il paraît même bien plus confiant que moi.

Le bateau chargé comme une péniche glisse sans bruit sur l'eau noire, couleur tourbe, qui renvoie en surface le jaune et le rouge des feuillus en ce début d'automne. Il avance ; c'est lui qui nous emmène.

— Bon, on va où, là ? demande le père à son fils.

— En face. On va longer la berge pour trouver le meilleur coin.

Avec cette question, je prends conscience à ce moment-là que les rôles sont inversés : c'est moi le meneur. De la même façon que je le suivais en montagne avant, il se laisse à présent guider. Ce qui m'étonne c'est qu'il ne doute pas plus de mon organisation pour les semaines à venir que je ne doutais à l'époque de ses points d'assurance.

À moi de grimper en tête alors, de trouver l'itinéraire. Nous voilà comme encordés sur la platitude du lac, plantant nos piolets à coup de

pagaies et observant au loin la meilleure vire pour le camp de base.

Qu'il est dommage d'avoir attendu si longtemps pour cette ascension horizontale !

Si la lumière ne déclinait pas, j'aurais aimé que cette traversée dure. Notre embarcation de vieux trappeurs me plaît bien.

Pour finir, le bateau s'immobilise devant un joli parterre de mousse et de myrtilliers, entouré de beaux pins droits comme des i, exposés plein sud. Les derniers rayons obliques du soleil passent entre les troncs.

— Putain de guibolles... aide-moi à sortir !

Je l'attrape sous les bras et le soulève carrément. Une fois sur ses pieds, je m'assure que ses jambes veulent prendre le relais. Il chancelle un moment, bougonne quelques jurons habituels puis amorce les premiers pas hésitants sur le sol élu.

Il attrape un premier sac, remonte la légère pente avec son bâton, et lorsqu'il le dépose sur la plateforme, j'ai déjà réalisé cinq aller retour.

Vient alors le terrassement. À l'aide d'une petite pelle-pioche, je nivelle rapidement les creux en tournant autour de mon père qui se trouve immanquablement sur les trajectoires ; ses chaussures

se couvrent de terre. Montage de la tente. Il aimerait se rendre utile.

— Emboîte les arceaux si tu veux.

— Ah ouais, tiens !

Installation des affaires. Tout va trop vite ; il ne parvient qu'à mettre les cannes à pêche contre un rocher.

— Déplie les duvets si tu veux.

— Ah ouais, tiens !

Premier repas. Il est 23 heures et la nuit commence juste à tomber.

— Putain mais il se couche quand, le soleil, ici ? Je le laisse ouvrir une boîte de pâté et un paquet de chips.

— Tu peux prendre du pain aussi.

— Ah ouais, tiens !

Enfin le couchage. Même en temps normal à la maison, le processus est assez spectaculaire. Il commence habituellement par bâiller puis enchaîne avec des grognements et des jurons en se dirigeant vers le lit. Alors il se gratte ; il émet des « raaah » et des « pfff-Bon-Dieu » de contentement (la perspective du lit lui plaît bien), bâille et bâille encore puis enlève son pull en râlant et le pose ici, tiens !

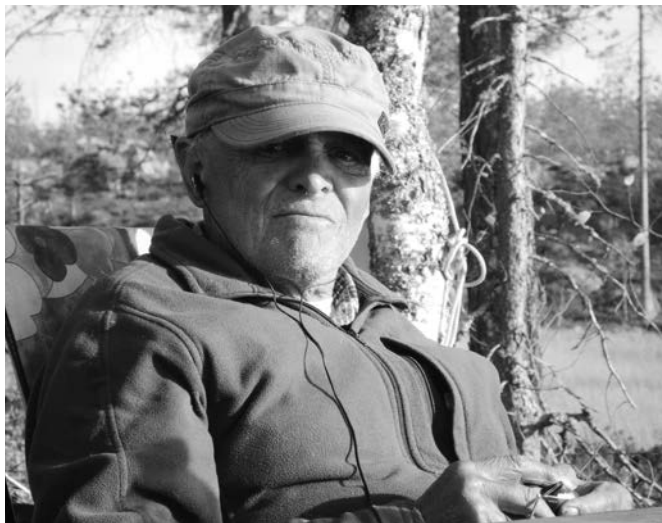
Et il reprend, grogne encore, lâche ses jurons dans le vide, se gratte les côtes — surtout les côtes — et enlève le pantalon qu'il laisse là, tiens! (le lendemain il le cherchera). Puis, assis sur le lit, il se reprend à soupirer, avec plus de langueur, à se gratter l'arrière de la tête (à l'endroit de sa greffe) en plus des côtes, à bâiller encore plus amplement et finit par lâcher autant de jurons qu'il lui reste de vêtements. Tous sont éparpillés. Il ne sait pas encore que le matin, il lui faudra faire le chemin inverse en râlant, qu'il n'en trouvera que la moitié et qu'il accusera les uns et les autres de les avoir cachés.

Enfin allongé, il soupire profondément en émettant un dernier « Ben nom de Dieu! » et au même moment un violent frisson le secoue.

Et première nuit.

Les oiseaux se taisent, les vaguelettes, qui tapaient contre le canoë, disparaissent. La respiration racle bruyamment les sinus de mon père.

J'ai personnellement plus de mal à trouver le sommeil. Sensations nouvelles. Sensations étranges, mais bonnes. Le vieux guide ne rechigne à rien et il dort. Ouf!



Achévé d'imprimer par l'imprimerie Darantiere
à Dijon-Quetigny (France) en mars 2011
Dépôt légal : octobre 2010
N° d'impression :
ISBN : 978 235 221 053 5

Narcisse Candau est un guide, alpiniste hors pair qui a passé sa vie à ouvrir des voies. Un chasseur acharné et féroce qui parlait aux bêtes mais pas à ses congénères. Ou si peu.

« Bon en montagne mais zéro en société », assène Madame Candau.

Il a 75 ans quand Olaf se décide à l'emmener pêcher le brochet en Suède. Pour le faire parler, parce qu'entre tente et canoë, nulle possibilité de se défilier. Alors entre le presque rien d'avant et le pas beaucoup d'aujourd'hui, il y a de la place pour quelques phrases, à écouter, à méditer.

Il y a même bien plus de place que l'on croit puisque Olaf va se retirer sous une yourte une partie de l'hiver pour raconter Narcisse.

Son père, son héros.

